

INTENTIONS DU REALISATEUR

Depuis dix ans, j'essaie d'écrire un film sur la guerre d'Algérie.

Entre 1954 et 1962 eut lieu une guerre entre la France et l'Algérie colonisée. Guerre d'indépendance du côté algérien, opération de pacification du côté français. Entre 250 et 400.000 civils algériens ont été tués durant ces huit années de conflit qui furent le théâtre de nombreuses exactions largement documentées : assassinats, viols, tortures...

Mon grand-père a pris part à ce conflit en tant qu'appelé de 1956 à 1958.

Cet homme assez fruste, plombier couvreur, a travaillé dur toute sa vie. Je n'ai jamais eu beaucoup d'affinités avec lui. Quand ma grand-mère me chouchoutait, lui était plutôt dur, sévère, grossier... Très jeune j'ai senti que nous étions très différents. Néanmoins, j'ai beaucoup d'affection pour lui. Sans doute l'habitude et la proximité : mes grands-parents se sont beaucoup occupés de moi quand mes parents travaillaient.

D'abord attiré par le mystère entourant ce sujet et poussé par cette fascination pour la guerre propre à tous les enfants, j'ai tenté de faire parler mon grand-père... Sans succès. A chaque fois j'avais droit à la même version édulcorée et aseptisée de ses années en Algérie : les copains, la fête, la chasse à la gazelle dans le désert...

Adolescent, j'ai pris comme prétexte de faire une bande dessinée pour entamer un dialogue avec lui et, plus tard, un film d'animation. Là encore, impossible d'obtenir la moindre information.

J'ai alors entrepris d'écrire un film violent, un film vindicatif avec lequel j'avais la prétention de mettre la société française face à ses démons. Comme mon grand-père ne voulait pas parler, j'ai pris le parti de faire un film dans lequel je m'imaginai le pire.

Mais, avec un peu de recul, je me suis rendu compte que mon approche était puérile et manichéenne.

Au fil des ans j'ai réalisé à quoi je me confrontais. A l'ampleur du sujet. Aux enjeux pour l'équilibre de ma famille et mon propre équilibre. En grandissant je n'étais plus face à un sujet croustillant mais un être humain à travers lequel je voyais se refléter ma propre condition.

Hanté par la possibilité que cet homme qui m'a presque élevé ait pu être coupable du pire, j'ai réalisé que je faisais tout pour ne pas savoir. Je prétendais vouloir faire un film mais espérais secrètement ne pas avoir à le faire. Je voulais ménager cet homme que j'aime, ma famille et surtout me ménager moi-même. J'étais dans le déni, incapable de le questionner sérieusement.

Cette situation de handicap mutuel : lui ne sachant parler, moi ne sachant demander, conduit au tabou. Et l'imagination travaille.

Aujourd'hui je réalise que le cheminement autour de l'écriture, les rencontres, les accidents de parcours, le questionnement, les échecs, les actes manqués sont plus captivants que le film que j'aurais initialement voulu faire. « Ce film que je n'arrivais pas à faire » venait de prendre forme et illustre de par sa non-existence, tout ce qu'englobent le non dit, le tabou et le trauma national. C'est toute l'ambiguïté de ce paradoxe que je cherche à révéler.

Ce sujet est le sujet de toute une génération. Nombreux sont mes amis qui vivent exactement la même situation que moi : un grand-père ayant servi en Algérie refusant absolument d'en parler.

En effet, cette histoire n'est toujours pas digérée. La société française n'a pas été capable de purger ce passé douloureux. On n'en parle pas, on ne l'explique pas. Pourtant elle est au cœur des relations entre la France et l'Algérie, au cœur des relations en France entre ses citoyens soi-disant « de sang » et ceux issus de l'immigration. Le sujet reste tabou et les succès du Front National disent toute la frustration qui continue de travailler l'identité française.

De manière plus générale, ce film aborde aussi la question du dialogue au sein des familles, de l'imprégnation des idées racistes dès l'enfance par le milieu ainsi que le communautarisme dans la société française.

Bastien Dubois

